

Ils étaient deux vieux, là-haut sur la montagne

Autor(en): **Marval, C. de**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Pro Senectute : schweizerische Zeitschrift für Altersfürsorge, Alterspflege und Altersversicherung**

Band (Jahr): **11 (1933)**

Heft 2

PDF erstellt am: **14.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-722072>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ils étaient deux vieux, là-haut sur la montagne.

Ils sont deux, deux vieux, deux très vieux. Entre les deux ils ont un peu plus de 140 ans. Leurs enfants — ils en ont eu trois — ont disparu depuis longtemps. L'un a eu un accident de chasse horrible, une glissade en montagne, . . . et on l'a retrouvé au pied d'une paroi de rochers; le second est parti pour „les Amériques“; on ne sait plus rien de lui depuis 20 ans et davantage. La cadette, un joli brin de fille, s'est tuée après une „bénichon“, sans doute à cause d'un vilain gars.

Depuis près de 50 ans, ils vivent très pauvrement, là-haut sur la montagne, dans une clairière où leur commune avait fait faire jadis une coupe de bois. L'entrepreneur — un tessinois — avait construit pour ses huit bûcherons, une sorte de blockhaus que la commune avait remis plus tard au vieux François dont nous parlons. Sa femme avait fait la cuisine pour son mari et ses sept compagnons (car il avait été bûcheron, solide au travail, sobre et robuste); elle s'était habituée à cette vie solitaire, et, la coupe terminée, les époux avaient demandé à rester sur les lieux, dans la „capite“, sans rien payer. Sur une parcelle défrichée, le brave François avait établi un petit jardin potager. Il n'y poussait pas grand chose, c'était trop haut, c'était trop froid.

Cinq ans plus tard, pris sous un billon, il s'était cassé la jambe. La fracture avait été mauvaise; elle s'était mal remise et François resta boiteux.

La maisonnette, faite de rondins entrecroisés, n'avait pas de plancher. Sur la terre battue étaient posées quelques chaises rustiques, une table boiteuse, une armoire dont le bois était bien vermoulu dans le bas et qui restait debout plutôt par habitude. On voyait encore un lit à une place et demi, lit que le ménage avait reçu jadis, il y a très longtemps, à la suite d'un incendie où tout le mobilier des jeunes mariés était resté dans les flammes.

Dans un angle de l'unique pièce, se trouvait une sorte d'enclos fait de treillis et de vieilles planches; on y met-

tait, l'hiver venu, les deux chèvres et quelques poules, ... pas beaucoup, car le blé — même de seconde qualité — est cher pour les pauvres gens. Ces bêtes seraient mortes de froid au dehors, pendant les nuits glaciales, et par 20 et même 25° sous zéro.

C'est là qu'ils demeuraient depuis près d'un demi siècle. Ils ne connaissaient l'auto que d'après le bruit des claxons qui, par les journées calmes, montait jusqu'à l'Alpe tranquille et sereine. Ils n'avaient jamais vu une grande ville, ne savaient rien de la T.S.F., à peine ce qu'est un téléphone, et vivaient terriblement isolés, d'une vie fruste, dure et plus que simple. Quatre ou cinq cents mots leur suffisaient pour échanger leurs pensées.

Deux fois l'an, le curé montait leur faire une courte visite. Il n'était plus jeune, arrivait congestionné, soufflant fort, suant abondamment, et on lui offrait un verre d'eau puisée dans un ruisselet à quelques pas de là. On la lui offrait dans une tasse — car il n'y avait pas de verres dans le blockhaus — et il le prenait sur le pas de la vieille porte branlante, en plein soleil, et il la buvait à petits coups „pour ne pas refroidir l'estomac et la vessie“ disait-il entre deux petites gorgées. Sa visite n'était pas seulement pastorale, mais tous les six mois il apportait — voici cinq ou six ans — deux billets de vingt francs, „don de la Fondation Pour la Vieillesse“ ajoutait-il en tirant du fond de sa poche les billets bleus, froissés et ridés comme les deux vieux qui les prenaient avec reconnaissance et bénédictions, en se signant.

* * *

Ils étaient deux, là-haut, sur la montagne. Deux vieux, très vieux, branlants comme un arole, enracinés dans le sol qu'ils n'avaient pour ainsi dire plus quitté depuis près de cinquante ans. Et cependant, il faut manger tout de même, et la manne ne tombe plus du ciel pour les affamés, pas plus dans le désert qu'à l'altitude. Il faut se vêtir aussi, si sommairement que cela soit... Et c'est pourquoi Babette, s'armant d'un grand courage et d'une

canne noueuse, descendait au village (deux heures pour descendre, trois heures et demi, presque quatre heures pour remonter, quand on est vieux, cassé et caduc), à l'occasion des deux petites foires de l'année, en avril et en octobre.

Aux éventaires des marchands ambulants qui l'étourdissaient par leur flux de paroles, elle achetait l'indispensable pour elle et son mari, . . . quand elle avait de quoi.

Parfois quelqu'âme charitable, la voyant si peureuse et si prudente dans ses petits achats longuement étudiés, comparés, marchandés, lui passait quelques sous pour une paire de pantoufles, un fichu de couleur ou pour un pot à lait; parfois aussi on l'invitait à casser la croûte. Elle acceptait modestement, humblement, grignotait comme une souris, sans bruit, faisait „trempelette“, car elle n'avait plus que deux dents qui ne se rencontraient pas et ne servaient à rien. Puis — sa petite hotte sur le dos, contenant ses pauvres achats — à pas menus, la canne en main, elle remontait dans sa montagne.

Son mari descendait plus souvent; mais, boitant bas, se fatigant vite, il s'était arrangé à aller moins loin. Le 10, le 20 et le 30 de chaque mois, on lui apportait à mi-chemin le pain et parfois du fromage, du sel, un pot de graisse, . . . une fois par mois un bidon de pétrole et de l'épicerie. Sous un rocher, dans une excavation de la pierre, un gamin du village amenait la pitance pour dix jours, et le vieux trouvait dans la cachette de quoi s'alimenter, lui et sa femme, jusqu'à la course suivante.

Et c'était ainsi depuis plus de vingt ans, depuis l'accident en forêt, dont les suites — un raccourcissement et une déviation de la jambe — n'avaient plus permis au pauvre François de s'engager comme faucheur ou comme bûcheron. Et peu à peu, en bas, dans la vallée, on avait oublié l'existence des deux vieux perdus là-haut sur la montagne . . .

Ils ne payaient pas d'impôts; ils ne touchaient rien de l'assistance; jamais ils ne l'auraient voulu, ces braves



Eine 78jährige Appenzell-Außerrhoderin.

gens qui grignotaient tout doucement leurs maigres économies. Ils n'étaient sur aucun passage de col ou d'alpage; le terrain ne se prêtait pas aux skis, de sorte qu'ils ne voyaient pas dix personnes pendant l'année, pas une durant la mauvaise saison.

Pour eux, comme pour tant de montagnards, les jours, les mois, les années s'écoulaient dans un rythme égal et monotone. Se lever, faucher, faner, planter, arroser, traire les chèvres, sortir les pommes-de-terre, chercher de l'eau, s'asseoir aux repas d'une frugalité patriarcale, regarder l'ombre s'étendre sur la montagne, se coucher, dormir, ... jusqu'à ce que vienne le repos éternel, ... tel était pour François et Babette le cycle des années.

Même la guerre, la grande guerre, ne les avait pas touchés, si ce n'est peut-être par le renchérissement des denrées. Ils n'avaient jamais pu comprendre le système des cartes alimentaires et s'étaient volontairement privés de pain. Quant au sucre, ils n'en usaient point. On leur

donna des pommes de terre, et, pendant des mois, ce fut leur nourriture, avec du lait de leurs chèvres et des œufs de leurs poules.

Puis l'âge vint, avec ses infirmités, et les hivers étaient particulièrement durs pour les deux vieillards. Les rafales et les tourbillons de neige, dès le début d'octobre, les terraient dans leur hutte où le vent s'engouffrait et sifflait malgré la mousse pressée contre les parois en billons. Il y avait un âtre, une sorte de cheminée rustique où, de novembre à mai, on ne laissait jamais le feu s'éteindre tout à fait; et le gros tas de bois mort recueilli en été, suffisait à peine pour entretenir un peu de chaleur dans le blockhaus où, chaque matin, les deux vieux grelottaient... Pour remplir la „casse“ pendue à la crémaillère, il fallait faire fondre de la neige, puis François et Babette se réchauffaient aux menus travaux du ménage qui remplissaient les matinées. Mais les après-midi étaient longues, et sauf les beaux jours où les vieillards, installés au soleil, dans l'humidité de l'eau ruisselant du toit, chauffaient leurs rhumatismes, il n'y avait pas grand chose à faire. C'était alors la grande monotonie... troublée parfois par le cri d'une buse ou l'appel d'un chien, là-bas dans la vallée.

* * *

Un soir de l'hiver 1932, Babette eut un frisson en se mettant au lit; elle grelottait, ses lèvres tremblaient, et un peu plus tard elle se mit à divaguer. François lui fit de la tisane avec des fleurs séchées, cueillies sur la montagne, une sorte de „thé des Alpes“ comme en vendent les rebouteux. Mais à peine put-elle en avaler quelques gorgées. Le lendemain elle soufflait avec peine; son cœur battait la campagne. Elle ne prit pas même du lait de sa bonne chèvre qui appuyait son museau sur le bord du lit où la vieille respirait la bouche ouverte, les yeux mi-clos et le regard perdu.

C'était le 20 décembre, et le vieux devait descendre aux provisions. Il n'était pas bien lui-même, ayant passé

sa nuit accroupi près de l'âtre, à entretenir le feu et à soigner Babette. Mais il fallait descendre, il le fallait d'autant plus que, depuis deux ans, la „Vieillesse“ adressait un paquet de Noël à Babette et à François, et que c'était bien beau et bien bon ce que contenait cet envoi, apporté sous le rocher avec le pain. Oui, il fallait partir, abandonner Babette pendant deux heures au moins, sous peine de mourir de faim.

Il le dit à sa femme, et le répéta deux fois, trois fois . . . sans succès. D'une voix rude et de plus en plus forte, tout près du lit, il lui rappela le pain, le paquet de Noël avec le chocolat et l'Almanach probables. Et Babette balbutia quelques mots qu'il n'entendit pas, car il était devenu sourd. Pourtant un mot, un seul, sortit bien net: „Va!“ suivi au souffle de: . . . „Va, pour la Vieillesse!“

Il passa deux vieux chandails, un manteau usé jusqu'à la corde, et partit. Une bise glaciale lui déchirait le visage, comme les griffes d'une bête. Vieux, fatigué, boitant bas et glissant, il descendit le sentier enneigé. Au bout d'une heure, il fit une chute, la tête en avant. Ce fut sa dernière heure et sa dernière chute; . . . par 20° sous zéro il resta étendu sans connaissance.

* * *

Dix jours plus tard, le 30 décembre, le garçon du pain trouva la cachette intacte, avec les trois miches de pain et le paquet de Noël . . .

L'alarme fut donnée au village.

Six hommes montèrent. A trois cents mètres au dessus du rocher à cachette, sur le sentier, gisait François, raide comme une souche, gelé, pas même touché par un renard.

Dans le blockhaus, Babette était morte de sa pneumonie, et la pièce fut trouvée sens dessus-dessous, car les bêtes affamées avaient tout bouleversé.

* * *

Ils avaient été deux, deux vieux, là-haut sur la montagne . . .

Dr. C. de Marval.